

L'animal qui n'existe pas

À l'occasion de l'exposition : « La licorne : créature mythique dans l'art »
au musée Barberini de Potsdam

Le 23 octobre 2025, le musée Barberini de Potsdam, toujours bien fréquenté, a tenu sa traditionnelle conférence de presse, qui a attiré une foule nombreuse, pour présenter sa nouvelle exposition. La licorne ailée, source d'inspiration fantastique généralement très séduisante, a captivé le public, et l'exposition s'est concentrée sur l'iconographie de cette créature mythique, retraçant sa représentation dans l'art sur une période de 4 000 ans. C'était un projet passionnant, très attendu avec curiosité. La présentation s'est déroulée dans le grand hall du deuxième étage, donnant sur la magnifique église Saint-Nicolas et son imposante coupole, dont le reflet se dessinait sur le pavé ruisselant de pluie. De l'autre côté, deux ailes du bâtiment forment une cour intérieure ouverte où se dresse la sculpture monumentale de Wolfgang Mattheuer, « *Der Jahrhundertsritt / Le pas du Siècle* ». L'ensemble de l'espace est bordé par le canal de la *Havel*, aux berges verdoyantes, appelé « *Alte Fahrt* » (Vieux Cours). La culture était omniprésente. Les journalistes étaient enthousiastes, impatients de participer à l'une des visites guidées, toujours passionnantes, proposées par les conservateurs. À la fin de la visite, une longue et enthousiaste ovation a salué la visite captivante et très instructive menée par le conservateur de l'exposition et conservateur en chef du musée de Potsdam, Michael Philipp, ce qui aurait sans aucun doute suscité un rappel musical.

Environ 150 œuvres et objets issus de la peinture, des arts graphiques, de la sculpture, du textile, de l'artisanat, des manuscrits, de la vidéo et des cabinets de curiosités ont été réunis. Ces collections proviennent de musées européens et américains, ainsi que de collections privées, parmi lesquelles l'*Ashmolean Museum* d'Oxford, la *Galerie des Offices* de Florence, la *Grünen Gewölbe* de Dresde, le *Musée historique* de Bâle, le *Metropolitan Museum of Art* de New York et le *Victoria and Albert Museum* de Londres. On y trouve des œuvres d'Arnold Böcklin, Albrecht Dürer, Hans Baldung Grien, René Magritte, Gustave Moreau, Joachim Sandrart, Marten de Vos et Rebecca Horn. L'exposition a été conçue en collaboration avec le musée de Cluny et le Grand Palais à Paris. Après Potsdam, où elle sera visible jusqu'au 1^{er} février 2026, elle sera présentée au musée de Cluny du 13 mars au 12 juillet 2026.

L'exposition est le fruit d'une recherche très approfondie, vaste et remarquable, sur le thème de la licorne. Elle explore la licorne sous différents angles :

créature mythique, symbole, source d'inspiration pour des idées purement subjectives, voire abstraites. Le concept englobe l'origine et l'évolution des représentations de la licorne, la présente comme un animal à part, explore sa signification dans l'art, la médecine et la littérature chrétiennes, et s'interroge sur les attributs contradictoires qui lui sont attribués, tels que l'aptitude à se défendre, la combativité, la sauvagerie, la pureté et la douceur. « La corne unique sur son front, que nul autre quadrupède ne possède, est considérée comme la marque d'un objet précieux, particulièrement mise en valeur par son fond de mise en valeur d'un vert vif et permanent. Chacune de ces pièces aurait orné l'un des cabinets de curiosités princiers apparus depuis la Renaissance. Au centre, au bout de l'impressionnante suite de salles, et de façon particulièrement appropriée, est exposée une grande corne, célèbre au Moyen Âge [ci-dessous à droite, *ndt*], qui attirait de nombreux pèlerins. Pendant des siècles, elle fut conservée dans la cathédrale Saint-Denis, lieu de sépulture des rois de France.



Fig. 1: Vue de l'exposition

Une légende de l'Inde

On attribuait à la corne de licorne des vertus légendaires. Quiconque buvait dans une coupe faite de cette corne ou ajoutait de la poudre de corne moulue à sa nourriture était censé être protégé du poison. Princes et rois profitaient de ce pouvoir protecteur supposé. La poudre était également considérée comme un remède contre de nombreuses maladies.

De ce fait, elle était très convoitée et, par conséquent, coûteuse. Deux pots d'apothicaire richement décorés du 16^{ème} siècle témoignent de la grande estime dont elle jouissait à cette époque. Ils sont loués pour contenir encore de précieux fragments de véritable poudre de corne de licorne ! Il n'est donc pas étonnant que les pharmacies aient souvent arboré le nom de la licorne, voire l'aient utilisée dans leur publicité, comme en témoigne la grande tête de licorne en bois, peinte de couleurs vives, dans l'une d'elles.

À quoi ressemblait réellement une licorne ? Les idées à ce sujet, ainsi que sur sa nature, ont varié selon les pays et les époques. Le catalogue, vivement recommandé, inclut un documentaire de Michael Philipp intitulé « *Sur les traces de la licorne : témoignages d'histoire naturelle, de religion, de récits de voyage et de littérature sur 2 500 ans* ». Les récits les plus anciens remontent au médecin et historien grec Ctésias de Cnide (5^{ème}/4^{ème} siècle av. J.-C.), qui aurait séjourné quelques années en Perse. Selon lui, des ânes sauvages blancs, plus grands qu'un cheval, vivaient en Inde et portaient une corne au milieu du front. On fabriquait des récipients à boire avec ces cornes, auxquelles on attribuait des vertus protectrices contre les crampes, l'épilepsie et les poisons. Pline l'Ancien (23/24-79 av. J.-C.), quant à lui, semble avoir intégré des descriptions du rhinocéros indien dans son « *Histoire naturelle* » lorsqu'il décrit la licorne comme un animal puissant et impossible à capturer vivant.

S'inspirant extérieurement de Pline, la licorne apparaît dans l'œuvre de Maerten de Vos (1532-1603) dans la pose représentative, alerte et défensive d'un portrait animalier (Fig. 2). Le peintre flamand situe l'animal dans son habitat, en Afrique lointaine, et montre — en arrière plan sous le ventre de la licorne — ses habitants, à la peau sombre et presque nus, chassant à l'arc et aux flèches dans un paysage exotique, leurs demeures étant des cabanes perchées dans les arbres. Peinte en 1572 par Maerten de Vos sur un grand panneau de bois, cette œuvre saisissante marque le début d'un parcours de présentations, riches et captivantes, jamais ennuyeuses.

Non seulement les descriptions extérieures de l'animal lui-même, mais aussi sa caractérisation générale comme bonne ou mauvaise, douce ou sauvage et agressive, ont divergé à maintes reprises au fil des siècles. Sa sauvagerie est saisie dans un aquamanile^(*) en bronze du premier quart du 14^{ème} siècle, prove-

nant de l'atelier du Lion à queue de flamme de Nuremberg. Sa posture est agressive, prête à bondir : narines dilatées, langue pendante hors de sa gueule béante et corne recourbée vers le haut. Les aquamaniles étaient utilisés dans le culte chrétien, mais aussi à la cour, pour le lavage rituel des mains. Le fait qu'ils aient été façonnés sous la forme d'une licorne est rare. Selon les connaissances actuelles,



Fig. 2 – Maerten de Vos (1532–1603) : *Licorne*, 1572, huile sur panneau de chêne, 137 × 136,5 cm, Palais d'État, jardins et collections d'art du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, Schwerin (Foto: Ulrich Pfeuffer)

La légende de la licorne est originaire d'Inde, comme en témoigne une stèle sigillaire d'apparence modeste, vieille d'environ 4 000 ans, provenant de la vallée de l'Indus (actuel Pakistan), présentée dans l'exposition. De là, ce savoir s'est répandu en Chine et a atteint l'Europe via la Perse et l'Égypte. La signification et l'interprétation variaient selon les cultures et l'apparence de la faune locale. Pour le christianisme, le *Physiologus*, une sorte de zoologie théologique probablement apparue au 2^{ème} siècle, a joué un rôle majeur jusqu'au Moyen Âge. Il a introduit la légende, encore connue aujourd'hui : seulement par l'intercession d'une vierge, la licorne pouvait être capturée, au giron de laquelle elle pouvait s'adoucir et se calmer. La licorne symbolisait le Christ, la Vierge Marie. Ainsi, la licorne fut intégrée au récit du salut. Par ailleurs, le mot hébreu *Re'em* apparaît huit fois dans la Bible ; traduit en grec par *monókeros* (licorne), il désignait probablement l'aurochs.

L'amour pour ce qui n'est-pas-avéré

Jusqu'aux alentours de 1550, on rencontre de nombreuses représentations de la licorne sur les autels et dans les livres de prières. Le buste d'une femme tenant une licorne (1512-1517) provient des bancs de la chapelle Fugger, dans l'abbatiale carmélite Sainte-Anne d'Augsbourg. L'expression d'une profonde souffrance qui se lit sur son visage est palpable. Sur ses genoux, elle tient une petite licorne, ici, d'après la

(*) Un aquamanile est un récipient destiné au lavage des mains, soit lors des actions liturgiques, soit dans la vie courante. Il peut être réalisé en céramique, en alliage cuivreux ou en métaux précieux. Seuls ceux en céramique ou en alliages cuivreux sont parvenus jusqu'à nous. On recense environ 380 aquamaniles médiévaux en alliage cuivreux. Il prend généralement des formes animales. Les aquamaniles sont apparus en Orient, puis ont été assimilés en Europe au début du Moyen Âge [Suite dans Wikipedia \(FR\)](#)

description du « *Physiologus* », sous la forme d'un chevreau. Elle serre tendrement l'animal contre elle, un parallèle avec les représentations peintes de la Vierge Marie, toute en douleur et en pleine conscience du sort de l'Enfant Jésus qu'elle tient sur ses genoux.

C'est une véritable joie de découvrir plusieurs de ces tapisseries anciennes rares, souvent d'une grande richesse de détails et aux couleurs chaleureuses. Afin de préserver ces œuvres textiles délicates, deux restauratrices de Potsdam ont été dépêchées sur place avant l'exposition. Quelques semaines auparavant, la tapisserie flamande ou de Basse-Saxe de Saint-Gothard (fin du 15^{ème} siècle), spécialement restaurée pour l'occasion dans l'atelier textile du musée de la cathédrale de Brandebourg, avait été préparée avec le plus grand soin. En son centre, entre deux groupes de chasseurs, figure une jeune fille avec une licorne blanche accroupie devant elle, ses pattes avant posées sur ses genoux. D'une main, elle la serre, tandis que de l'autre, elle tient la corne de l'animal. La dame doit-elle choisir entre une vie spirituelle et une vie profane ? Ou bien est-elle déjà promise à la licorne, c'est-à-dire au Christ, et est-elle désormais son épouse ? Nous l'ignorons.

L'âge d'or des représentations de licornes prit fin au 17^{ème} siècle, lorsqu'on découvrit que la corne mythique provenait du narval. On sait aujourd'hui qu'il s'agit d'une défense qui fait saillie de la lèvre supérieure du narval mâle. À partir du 19^{ème} siècle, la licorne fut revisitée, mais selon une perspective radicalement différente et personnelle. Les artistes laissèrent libre cours à leur imagination. Par exemple, Arnold Böcklin représenta une scène de forêt enveloppée d'une obscurité mystique, mettant en scène une licorne à l'allure peu noble, accompagnée d'un cavalier à la posture désœuvrée (Fig. 3).



Fig. 3 – Arnold Böcklin (1827–1901) : *Le Silence de la forêt*, 1885, huile sur bois, 73 × 59 cm, Musée national de Poznań, Poznań

L'attraction centrale de l'art contemporain est cependant la licorne d'Olav Nikolai, plus vraie que nature, sculptée comme un cheval, avec une véritable corne sur le front et une fourrure noire brillante. Elle trône fièrement au milieu d'un grand hall, comme prête à se dresser à tout moment. Dommage que les forces de sécurité soient si vigilantes ! Sans cela, nombre de visiteurs seraient sans doute tentés de caresser cette imitation vivante et surpris de la trouver si chaude. Une machine dissimulée est censée y maintenir une température de 43 degrés Celsius. Il ne manque plus qu'un panneau « Ne pas nourrir ». Dans ses « Sonnets à Orphée », écrits en février 1922, Rilke écrivit :

*O, dieses ist das Tier, das es nicht giebt.
Sie wußtens nicht und habens jeden Falls
sein Wandeln, seine Haltung, seinen Hals
bis in des stillen Blickes Licht – geliebt.¹*

Ah ! Voilà cette bête qui n'est pas.
On ne la connaît guère, en tout cas
On adorait son allure, sa posture et son cou,
La lumière de son regard silencieux et doux.

Dans une lettre à la comtesse Margot Sizzo-Noris datée du 1^{er} 1923, on trouve l'explication suivante : « Ainsi, aucun parallèle avec le Christ n'est sous-entendu dans la licorne ; mais seulement tout l'amour de ce qui n'est pas encore avéré, l'intangibilité, toute la foi en la valeur et la réalité de ce que nos esprits ont créé et fait naître d'eux-mêmes au fil des siècles, peuvent être célébrés en elle.² Une exposition merveilleuse !

Die Drei 6/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Ingeborg Schwibbe vit à Berlin, est historienne de l'art et auteure de publications sur des sujets artistiques et culturels.

1 Rainer Maria Rilke : « Sonnets à Orphée – Les Sonnets Deuxième partie » – www.rilke.de/gedichte/der_sonette_zweiter_teil_iv.htm

2 Idem : « Les Lettres à la Comtesse Sizzo 1921-1926 », éd. par Ingeborg Schnack, Francfort-sur-le-Main 1950, p. 47.